

**D**u livre le plus lu au XIX<sup>e</sup> siècle, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, une page fut particulièrement commentée, celle où Las Cases fait dire à Napoléon, le 2 novembre 1816 : « Une de mes plus grandes pensées avait été l'agglomération, la concentration des mêmes peuples géographiques qu'ont dissous, morcelés les révolutions et la politique. [...] J'eusse voulu faire de chacun de ces peuples un seul et même corps de nation. C'est avec un tel cortège qu'il eût été beau de s'avancer dans la postérité et la bénédiction des siècles. Je me sentais digne de cette gloire ! »

Et Napoléon de préciser : « L'agglomération des trente ou quarante millions de Français était faite et parfaite ; celle de quinze millions d'Espagnols l'était à peu près aussi. [...] Quant aux quinze millions d'Italiens, [elle] était déjà fort avancée : il ne fallait plus que vieillir, et chaque jour mûrissait chez eux l'unité de principes et de législation, celle de penser et de sentir, ce ciment assuré, infaillible des agglomérations humaines. [...] L'agglomération des Allemands demandait plus de lenteur, aussi n'avais-je fait que simplifier leur monstrueuse complication ; non qu'ils ne fussent préparés pour la concentration : ils l'étaient trop au contraire, ils eussent pu réagir aveuglément sur nous avant de nous comprendre. »

Il concluait : « Cette agglomération arrivera tôt ou tard par la force des choses : l'impulsion est donnée, et je ne pense pas qu'après ma chute et la disparition de mon système, il y ait en Europe d'autre grand équilibre possible. »

quand Napoléon I er se prétend père des Nations

### Le réveil de la nation allemande

« La Nation allemande, grâce à une langue et à une façon de penser communes, se trouvait suffisamment unie et se distinguait nettement au milieu de la vieille Europe des autres peuples : elle était le mur de séparation entre races hétérogènes, assez vaillante pour défendre ses frontières. (...) Nous sommes des vaincus. (...) Le combat avec les armes est fini ; voici que va commencer le combat des principes, des mœurs, des caractères. »

J.-G. Fichte, *Discours à la Nation allemande*, 1807-1808.

« Il faut insuffler à la nation le sentiment de son indépendance, il faut lui donner l'occasion de se connaître elle-même, de se préoccuper de son propre sort. Alors seulement elle aura le respect d'elle-même et saura obtenir ce respect de la part des autres nations. Diriger nos efforts en ce sens, c'est tout ce qu'il nous est possible de faire. Détruire les moules anciens, supprimer les entraves des préjugés, guider cette renaissance, l'entourer de nos soins, prendre garde à ne pas la gêner dans son libre développement, notre pouvoir d'action ne va pas plus loin. »

Lettre de Scharnhorst à Clausewitz, 27 novembre 1807.

doc 2 :  
idée de nation incarnée dans une appartenance culturelle commune

pour travailler à son unité

doc 3 : Metternich maître du Congrès de Vienne

A Vienne, en 1815, il se retrouve avec ses pairs pour mener la seule diplomatie qui l'intéresse, le poker-menteur à cinq, avec l'Anglais, le Français, le Russe et le Prussien. En grand joueur, il multiplie les professions d'honnêteté, quitte à ajouter *mezzo voce* : « On ne doit pas la vérité à ceux qui n'ont pas le droit de la demander. » Il convient ensuite de parler clairement et précisément parce qu'il faut être cru, même si l'on ment : l'Alliance ne saurait être « *sainte* » (il n'utilisera jamais le terme) car on ne mélange pas les principes et les modalités, les Grecs ne sauraient être une nation mais resteront une « *peuplade* ». Il faut calculer les résistances des partenaires, utiliser leurs défauts en associant la connaissance des individus et les stéréotypes nationaux : Talleyrand ou la politique du bon plaisir, Wellington ou celle de l'ambition mesquine. Touche finale, ce zeste de paranoïa qui incite notre homme à traquer les coïncidences chronologiques pour en faire des explications, à imaginer sans cesse des complots.

- portrait sans concession de ses partenaires

- jeu diplomatique pour retracer les frontières de l'Europe

Les principes sont des repères. En pratique, Metternich se fie d'abord à son intuition et à son goût du secret. Il pratique une diplomatie « affective » où l'on vainc des adversaires qu'il faut haïr, le mépris étant réservé aux « *barbares* » napolitains ou tchèques : le Prussien « qui ne parle jamais que de l'Allemagne », le duc de Wellington « qui a le malheur pour lui et pour la cause générale d'être dépourvu de tout talent politique », le tsar Alexandre I<sup>er</sup> « dont l'esprit manque absolument de profondeur » et surtout Talleyrand comparable à « un instrument tranchant avec lequel il est dangereux de jouer, mais aux grandes plaies il faut de grands remèdes et l'homme chargé de le traiter ne doit pas craindre de se servir

*de l'instrument qui coupe le mieux.* »

Cette partie correspond à une tactique délibérée et vise, *in fine*, à une redistribution des cartes dans l'Europe post-napoléonienne. La tactique est simple : diviser les trois rivaux de l'Autriche (Angleterre, Prusse et Russie) en agitant l'épouvantail français, ménager le Français qui doit « *bordurer* » la puissance anglaise et qu'il faut éloigner de tout désir de revanche,

exciter le Russe contre l'Allemand en leur fournissant une proie pour calmer provisoirement leurs appétits, la Pologne.

## Les bons sentiments aux origines de la colonisation ?

Le missionnaire et explorateur David Livingstone explique les origines de l'expédition à laquelle il participe en Afrique australe (1858-1859).

J'avais trouvé en 1856 la côte orientale [Mozambique] encore fermée à l'influence européenne; on n'y voyait ni missionnaires ni commerçants étrangers; le trafic s'y bornait à un peu d'ivoire et de poudre d'or, et à la vente des esclaves. (...) L'état de guerre où la

traite, fort antérieure du reste à l'arrivée des Portugais, maintint non seulement ceux-ci contre les indigènes, mais aussi les tribus les unes contre les autres, empêcha tout progrès régulier. À présent que les croisières<sup>1</sup> s'y opposent avec une efficacité croissante, le gouvernement de Lisbonne paraît désirer vivement l'ouverture de ses possessions orientales au commerce et aux influences civilisatrices, qui peuvent

seules les rendre profitables. En conséquence il fut organisé en Angleterre une expédition dont le but était d'encourager les Africains à profiter des sources naturelles de richesse qu'offre leur pays et de leur faire comprendre qu'il y a plus de bénéfice à cultiver le sol qu'à vendre des ouvriers dont le travail est nécessaire.

D. Livingstone, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe* (1840-1864), 1868.

1. Action de surveillance des côtes par des navires de guerre.

doc 1 : théorie des 3 C : Christianisme – Commerce – Civilisation

Vous croyez avoir prouvé que l'Alsace est de nationalité allemande parce que sa population est de race germanique et parce que son langage est l'allemand. Mais je m'étonne qu'un historien comme vous affecte d'ignorer que ce n'est ni la race ni la langue qui fait la nationalité.

Ce n'est pas la race : jetez en effet les yeux sur l'Europe et vous verrez bien que les peuples ne sont presque jamais constitués d'après leur origine primitive. Les convenances géographiques, les intérêts politiques ou commerciaux sont ce qui a groupé les populations et fondé les Etats. Chaque nation s'est ainsi peu à peu formée, chaque patrie s'est dessinée sans qu'on se soit préoccupé de ces raisons ethnographiques que vous voudriez mettre à la mode. Si les nations correspondaient aux races, la Belgique irait à la France, le Portugal à l'Espagne, la Hollande à la Prusse ; en revanche, l'Ecosse se détacherait de l'Angleterre, à laquelle elle est si étroitement liée depuis un siècle et demi, la Russie et l'Autriche se diviseraient chacune en trois ou quatre tronçons, la Suisse se partagerait en deux, et assurément Posen se séparerait de Berlin. Votre théorie des races est contraire à tout l'état actuel de l'Europe. Si elle venait à prévaloir, le monde entier serait à refaire.

La langue n'est pas non plus le signe caractéristique de la nationalité. On parle cinq langues en France, et pourtant personne ne s'avise de douter de notre unité nationale. On parle trois langues en Suisse : la Suisse en est-elle moins une seule nation, et direz-vous qu'elle manque de patriotisme ? D'autre part, on parle anglais aux Etats-Unis ; voyez-vous que les Etats-Unis songent à rétablir le lien national qui les unissait autrefois à l'Angleterre ? Vous vous targuez de ce qu'on parle allemand à Strasbourg ; en est-il moins vrai que c'est à Strasbourg que l'on a chanté pour la première fois la Marseillaise ?

Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race, ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances. Voilà ce qui fait la patrie. Voilà pourquoi les hommes veulent marcher ensemble, ensemble travailler, ensemble combattre, vivre et mourir les uns pour les autres. La patrie, c'est ce qu'on aime. Il se peut que l'Alsace soit allemande par la race et par la langue ; mais par la nationalité et le sentiment de la patrie elle est française. Et savez-vous ce qui l'a rendue française ? Ce n'est pas Louis XIV, c'est notre révolution de 1789. Depuis ce moment, l'Alsace a suivi toutes nos destinées ; elle a vécu notre vie. Tout ce que nous pensions, elle le pensait ; tout ce que nous sentions, elle le sentait. Elle a partagé nos victoires et nos revers, notre gloire et nos fautes, toutes nos joies et nos douleurs. Elle n'a rien eu de commun avec vous. La patrie, pour elle, c'est la France. L'étranger, pour elle, c'est l'Allemagne.

Fustel de Coulanges, « L'Alsace est-elle allemande ou française ? ». Réponse à M. Mommsen, professeur à Berlin. Paris 27 octobre 1870. Cité dans *Question d'histoire contemporaine*. Paris : 1916.

doc 2 :

Nation fondée sur la race et la langue selon Th. Mommsen (1817 / 1903)

réponse de N.D Fustel de Coulanges (1830 / 89)  
nation : communauté d'intérêts, d'histoire commune et volonté de vivre ensemble

“ Une nation est une âme, un principe spirituel, un mode de groupements particuliers, historiquement déterminé ”  
E. Renan (1823 / 92)

## doc 3 Le problème des nationalités en Autriche

« On a parlé souvent de la dislocation de l'Autriche. Je n'en crois rien. Les liens historiques et économiques qui rattachent les nations autrichiennes les unes aux autres sont trop puissants [...] Le suffrage universel et la démocratisation de l'Autriche, particulièrement de la Bohême préparèrent le terrain pour l'apaisement des luttes nationales [...] Certes, les luttes nationales ne cesseront ni tout d'un coup ni demain. Elles joueront encore longtemps un rôle important en Autriche, mais elles cesseront d'être ce qu'elles étaient dans le demi-siècle précédent. Le suffrage universel a préparé le terrain pour le dénouement de cette situation difficile ; ses conséquences, les besoins pratiques des peuples, les considérations théoriques, les divers programmes des partis politiques [...] amèneront enfin la solution du problème autrichien. »

Edouard Benes, *Le Problème autrichien et la Question tchèque*. Thèse de droit, Dijon, 1908, p. 307-308.

Benes, futur président de la Tchécoslovaquie ne croit pas au démembrement de l'Empire

doc 4 :  
ravages de la guerre sur des populations civiles

Après le débarquement de juin 1944, 200 000 Normands trouvent la mort dans les bombardements alliés destinés à briser les défenses allemandes. En juillet, la ville de Caen est visée.

Cette ville était absolument détruite à 87 %. Tout le centre, le centre où nous sommes, avait été brûlé, abattu, bombardé plusieurs fois. Pensez à ce que la population pouvait être au milieu de tout cela. Ce qui était triste, c'était l'état des blessés. Certains étaient ensevelis sous des mètres et des mètres de moellons. Certains ont agonisé pendant plus de trente jours et nous savons qu'ils sont morts à petit feu. Nous n'avions plus ni eau, ni gaz, ni téléphone, ni ravitaillement, ni chemin de fer. Pour survivre, on allait dans les caves chercher quelques réserves, mais le moral était très élevé car la Libération nous attendait.

Témoignage de Léonard Gilles, chef de la Résistance à Caen.